

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 5

Artikel: Favey et Grognez à Yverdon : [suite]
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195396>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Lettres à une vieille femme.

II

Madame,

J'ai à examiner aujourd'hui votre troisième grief contre notre sexe :

« Je connais des messieurs qui restent à causer dans les cafés jusqu'à minuit, quoique la police doive faire fermer les dits cafés à onze heures. »

Hélas, madame, qui ne les connaît pas; ils s'appellent légion.

Mais dans cette légion, je voudrais distinguer ceux que la considération publique entoure; cette clientèle choisie des cercles et des cafés de premier ordre; ces hommes enfin, qui, aux yeux de tous, sont honnêtes, travailleurs, rangés, et dont les familles, grâce à leurs efforts, ne manquent de rien en ce qui touche la vie matérielle.

Combien n'en est-il pas, parmi ces derniers, qui croient de bonne foi avoir rempli leurs devoirs d'époux et de père parce qu'ils ont assuré le pain quotidien de leur famille ?

Hors les repas pris à la hâte, toutes les heures de la journée sont pour le bureau, l'atelier, le chantier, les affaires. Puis le soir venu, monsieur s'en va à son cercle ou à son café, prendre ses ébats, causer ou faire sa partie de cartes ou de billard. Et c'est ainsi six jours de la semaine et quelquefois sept. Les mieux avisés, pourtant, donnent à leur famille l'après-midi du dimanche, quand ils n'ont pas, ce jour-là, un rendez-vous d'affaires, une fête ou un comité qui réclame leur présence.

Je ne voudrais cependant pas vous laisser croire, madame, que j'éprouve de la répulsion pour le cercle et le café; que je dédaigne une causerie agréable, une partie de cartes ou de billard. Loin de là est ma pensée, comme l'est celle de critiquer ceux qui usent de ces jouissances.

Je prise assez les conversations vives, enjouées, aimables d'une tablée d'amis. Le billard est un bel et bon exercice d'adresse qui laisse la tête libre et constitue une gymnastique salutaire. Quant au jeu de cartes, il peut être utile comme dérivatif.

Mais je plains sincèrement ceux pour qui ces récréations excitantes sont devenues un besoin que chaque soir rappelle avec une puissance nouvelle. Je parle ici des pères de famille que cette vie captive et enchaîne au point qu'ils ne se sentent plus la force de s'y soustraire.

L'habitude, le pli pris, voilà qui est fatal, fatal à la famille. On se fait si vite à cette vie extérieure !

Chaque soir on se retrouve au même endroit, à la même table, avec les mêmes amis. N'a-t-on pas toujours quelque chose à se dire ou une revanche à prendre au jeu ? Un peu comme ceci, un peu comme cela, la soirée se passe, et on rentre chez soi à la seconde injonction de la police.

Pendant ces soirées, que se passe-t-il à la maison ? Vous le voyez d'ici, madame.

Si l'épouse a peu de besoins d'expansion,

qu'elle soit énergique et prudente, elle élèvera ses enfants, quand même, et leur inspirera l'affection et la crainte de leur père. Elle saura peut-être montrer à son mari un front calme et serein, à la pensée que son sort pourrait être pire. Sa maison sera bien dirigée et on y verra régner l'ordre et l'économie.

Mais qu'on ne se y trompe pas; ce sont là de rares exceptions.

L'éloignement continu des deux époux est une chose grave; on s'y fait, mais il n'y a plus d'intimité, d'échanges d'idées.

Si par hasard monsieur passe quelques instants à la maison, il est, — comme vous le dites très bien, madame, — frappé de mutisme. Il ne sait pas trouver un mot aimable, et pourtant il passe, à son cercle, pour un spirituel causeur.

Voilà où on arrive quand le mari prend son centre de jouissance en dehors de la famille.

Et c'est là un des résultats les moins fâcheux de cette manière de faire.

Car, si au lieu d'une femme modèle, la maîtresse de la maison est faible et insouciant; si les besoins de son intelligence ou de son cœur la poussent à rechercher la société, alors la communauté entière en souffre.

Les enfants sont livrés sans surveillance à des mains étrangères; madame fait des visites et en reçoit; le ménage est mal tenu, et le navire conjugal s'en va à la dérive et finit par sombrer un beau jour !

A qui la faute, si le mari en sortant de chez lui chaque soir ouvre la porte à tous les abus ?

Je voudrais avoir exagéré, madame; mais, malheureusement, il n'en est rien. L'indifférence mine aussi sûrement les ménages qui paraissent le mieux assortis que l'eau qui, tombant goutte à goutte, arrive à percer le rocher. Vous n'êtes pas sans en connaître de nombreux exemples.

Aussi, — j'en appelle à votre expérience, — ne vaudrait-il pas mieux que les hommes, au lieu de revendiquer des droits nouveaux pour les femmes, voulussent bien d'abord les faire jouir de la plénitude de ceux que leur accorde le mariage ?

Je vous ai parlé bien franchement, j'ai fait mon *mea culpa*. Dans ma prochaine, je vous entretiendrai de mes griefs contre les dames.

Croyez, madame, à tout mon respect.

L. C.

Sport et sport.

On nous écrit de Lausanne :

Que « Gringalet » loue le sport du cheval, que « Sam » défende celui du vélo, tout cela m'est bien égal. Quoique mauvais sportman, j'admire l'un et l'autre de ces deux exercices.

Je souris bien un peu à la vue de certains cavaliers qui viennent faire leurs petits effets de torse, au coup de midi, sur la place de St-François, ou à celle de quelques vélocemen, qui s'efforcent d'afficher, dans leur demi-nudité, des biceps gros comme des fuseaux. Peu importe encore, c'est du sport et chacun est content.

Mais ce que je veux critiquer ici, c'est l'engouement qu'ont pris les femmes pour la bicyclette, bien que chez nous ce genre d'exercice n'a pas encore séduit beaucoup de nos gracieuses dames.

Qu'on laisse aux femmes de la soi-disant pudibonde Angleterre le caprice de ces sports bruyants et tapageurs, tels que : cycle et cricket; mais de grâce, mesdames, nous qui cherchons en vous la modestie et la candeur, ne vous exhibez donc pas à califourchon sur un pneu, en costume masculin, dévorant les kilomètres.

On a beaucoup cherché à faire valoir la grâce du costume de bicyclette porté par la femme. Je suis très jeune encore, et j'éprouve, il est vrai, un malicieux plaisir à contempler certains charmes ainsi dévoilés; mais combien je suis plus fasciné, quand je vois une jolie femme relever discrètement sa robe par un temps pluvieux, laissant voir un pied mignon et deviner le reste.

Faites tous les sports que vous voudrez, mesdames, mais ne faites pas ceux qui compromettent votre dignité. Restez femmes, conservez votre costume, que vous portez avec infiniment plus de goût que le nôtre, et ne vous laissez pas entraîner par la fougue qui s'empare de nos jours, de ces femmes » fin de sexe. »

DREAM.

FAVEY ET GROGNUZ A YVERDON

XXV

Nos deux promeneurs causèrent longtemps encore des diverses scènes du musée qu'ils venaient de visiter; Napoléon, surtout, absorbait leur pensée. Ils en parlaient avec enthousiasme. Cependant, Favey ne put s'empêcher de faire la réflexion qu'à côté de tant de gloire militaire, il avait fait beaucoup de mal.

— Que de monde il a fait mourir ! disait-il.

— Pardine, répliquait Grognuz, on ne peut pas faire la guirrie sans tuer quelqu'un. Comment veux-tu ?...

— Oui, mais il faut être de bon compte : voilà un homme qui ne pouvait pas rester un moment tranquille et qui cherchait des niaisés à toutes les puissances : épi crac ! il leur tombait dessus !

— Oh ! je sais bien. Avec lui il ne fallait pas cressener, sans quoi !... Mais ça fait rien, c'était un rude lulu ! Te rappelles-tu de la campagne de Russie ? Tu sais, nous avons ça lu ensemble un soir. Quand même il gelait à pierre fendre et que ses soldats, qui avaient les doigts enmoultis, ne pouvaient plus tirer le gatollion, il allait quand même contre l'ennemi !... Tonnerre !... il paraît qu'ils ont rudement souffert ! On dit qu'en revenant l'armée était tout éparpillée.

— C'est bien sûr, ajoutait Favey; il ne fallait pas aller là-bas au gros de l'hiver, avec les cramines qu'il y fait. C'est dans cette guirrie qu'il avait ramassé ses douleurs asiatiques... D'ailleurs, quand on a une belle place comme celle qu'il avait, on reste un peu tranquille. Je parie



qu'il n'a pas passé seulement quinze jours de suite avec sa Joséphine.

— Ma foi non; il était encore plus souvent dehors que nous... Eh! Monsieur le régent! Mais qu'est-ce que vous faites par là?... quel bon nouveau?... Voulez-vous pas vous asseoir un moment?...

— Merci, je viens de prendre un verre avec un de mes collègues, et comme je tiens à rentrer ce soir, je veux visiter un peu la place de fête.

— Nous nous rentournons aussi ce soir, notre notaire nous attend pour une affaire; ça fait qu'on prendra le train ensemble. Et pi, si ça ne vous dérange pas, nous ferons un petit tour avec vous par là.

— Avec grand plaisir, messieurs.

— Alors vous avez sans doute bien visité l'Exposition, depuis mon départ d'Yverdon?...

— Eh bien, pas pour dire, fit Grognez, nous aimons mieux y retourner plus tard; il y aura moins de monde. On a voulu y aller hier, mais c'était toujours pis. Alors j'ai dit au beau-frère, si au lieu de se faire cougner pendant demi-heure vers cette porte nous allions dire bonjour à l'ami B., vous savez, le père de la jolie demoiselle, puisqu'on n'a pas encore pu le voir? Nous y sommes allés épi la journée s'est passée comme ça sans s'en apercevoir.

— Mademoiselle Angéline y était-elle? demanda le régent d'un air embarrassé.

— Aloo, et le papa aussi.

— Vous a-t-il parlé du mariage de cette charmante enfant avec l'élégant monsieur en question?

Et Favey riant aux éclats:

— Ah! ah! elle est bonne celle-là!..... Vous êtes bien toujours le même, mossieu le régent. Mais aussi vous ne voulez pas nous écouter. Il y a pas plus de mariage là que sur ma main.

Ceci entre nous: on a comme ça fait causer un peu le père, sans faire semblant de rien, et il nous a tout raconté.

— Bah! exclame l'instituteur.

— Oui. Et savez-vous ce que c'est que ce beau mossieu dont vous avez tant peur?... Un commis-voyageur, une espèce de freluquet qui vend des liqueurs, et qui les embête tous avec sa blague, chaque fois qu'il vient. Voilà tout!

Ah! si vous croyez que mademoiselle Angéline se laisse ainsi entortiller par ce saute-ruisseau, vous vous trompez; elle n'est pas si tantoume que ça; elle voit clair, allez, épi le père aussi.

— Sans doute, sans doute.... Ah! quelle ravissante femme! fit l'instituteur avec un soupir de soulagement et un rayon de joie dans les prunelles.

— Alors, laissez-moi vous dire, continue Favey, tout en buvant un verre avec le père, on lui a comme ça un peu parlé de vous...

— C'est pas possible!...

— Attendez, attendez, bougez pas le bateau, faut pas croire qu'on lui a dit l'affaire d'embêlement; ça est venu peu-za-peu. On lui a dit que ma foi sa fille nous plaisait rudement, mais qu'il y avait quelqu'un que nous connaissions à qui elle plaisait encore bien plusse, un brave jeune homme qui était venu deux fois au café avec nous. « Peut-on vous demander qui c'est? » qu'il nous dit comme ça. « Pourquoi pas, qu'à lui réponds. C'est mossieu l'instituteur de chez nous, qui est aimé et estimé de tout le village et qui a une des meilleures places du canton de Vaud. Alors vous savez.... il est seul.... et.... »

— « Oh! je ne demande pas mieux que de faire sa connaissance; au moins on sait à qui on a affaire, on peut causer.... A présent, vous savez.... c'est pas à moi à faire l'amour pour lui. »

— Il vous a répondu cela!!.....

— Oui, mossieu le régent, voilà comment ça s'est passé, ajouta Grognez, mon beau-frère vous a dit la pure vérité. Epi ne faites toujours votre nigaud, estuisez le terme comme on dit, allez-y rondement, loyalement.... Vous qui maniez si bien la plume, envoyez vite un petit mot de billet par écrit au père; alors une fois l'affaire engrenée, ça ira tout seul.

...

Tout en causant ainsi et marchant à petits pas, ils arrivèrent près du grand carrousel connu sous le nom de *montagnes russes*, et dont toutes les petites voitures étaient bondées, chacun voulant tâter de ce curieux mode de locomotion; c'était un véritable engouement.

L'instituteur n'y tenant plus de joie, prit les deux mains de Grognez en s'écriant: « Chers amis! que vous me faites de bien!... Vous le savez, la dernière fois que nous allâmes au café et que nous la vîmes causer presque intimement avec le dit personnage, tout espoir m'abandonna; vous m'encourageâtes à persister, il est vrai, mais j'étais si ébranlé... Mais pardon, je crois vraiment que voilà ces dames! »

— Quelles dames? demande Grognez.

— Mesdames vos épouses... là... sur les montagnes russes... Voyez... attendez... là, là!

Les deux beaux-frères écarquillaient les yeux, mais ne pouvaient personne reconnaître parmi ce monde entraîné dans une course folle aux sons de l'orgue de Barbarie.

Puis Favey s'écria tout à coup: « Ma foi, on le dirait presque... Attendez qu'elles repassent... C'est que ça tourne d'un dare qu'on est tout ébloui. »

Bientôt le mouvement de la machine se ralentit, et il n'y avait plus à douter, ces messieurs se trouvaient bel et bien en présence de leurs chères moitiés.

(A suivre.)

Un de nos lecteurs nous envoie, sous le voile de l'anonyme, les jolis vers suivants, en réponse à ceux que nous avons publiés samedi dernier, sous le titre *Grand'mère*, et signés: Augusta Coupey.

La défense des grand'mères.

Je viens pour relever le gant,
En l'honneur des pauvres grand'mères.
Quoique chétif et peu fringant,
Ceignant mon casque et ma rapière,
J'accours, rempli de bonne foi,
Engager un galant tournoi.
Eh quoi! vous dites, gente dame,
Si j'ai bien compris vos raisons,
Que l'on devienne jaune et grognon
En vieillissant, et que la flamme
Du soleil, ne chauffe plus
Ces êtres tristes et perclus.
O que nenni! j'en sais plus d'une
Qui ne boude pas le soleil
Et sourit même au clair de lune;
Qui ne cède pas au sommeil
Au prône. En plus, gaie et charmante,
Se promenant sans embarras,
Alerte, point du tout tremblante,
Et ne toussant pas tant que ça.
Toujours par le bien occupée
Du logis, bienfaisante fée,
Gâtant ceux-ci, gâtant ceux-là.
Lorsqu'on fut sage, qu'on fut bonne,
A l'heure où s'enfuit la beauté,
Les cheveux blancs sont la couronne
Qui parle d'immortalité.
Combien, qui la portent, sereines;
Avec un petit air de reines;
Puis quand la mort vient les ravir
On pleure... Elles étaient si chères
Et l'on bénit leur souvenir.
J'ai dit: Et vivent les grand'mères!

Un Don Quichotte.

Lè crouiès dierrès et lè z'Espagnolets.

C'est portant terriblio qu'on ne pouèssé jamé vivrè ein pé deîn stu pourro mondo, kà lài a portant adé dâo grabudzo decé, delé; et cliào qu'einmodont lè niésès c'est justameint lè pàys qu'on dit civilisâ, kà quand bin l'on dâi z'écoulès po lè z'éduqu'â, d'âi z'incourâ et d'âi menistrès po lào, prèdzi que ti lè z'homme sont frâres, ne sont conteints què quand pào-vont allâ subastâ et robâ d'âi z'autro pàys que ne lào dàivont rein, bourlâ lè màisons, ètéri lè dzeins et fèrè à pàyi dâi z'impoû à cliào que ne passent pas l'arma à gautse.

L'est cein que font deîn stu momeint lè z'Espagnolets deîn ce pàys qu'on lài dit: Cubâ, iò on fâ lè pe bounès cigarès dè Grand-son. Lè dzeins dè per lè que sont onco dèzo la patta dè l'Espagne volliont fèrè à Davet et ma fâi l'ont bin rèsen; mà l'Espagne lào z'a einvouyi contrè, quatre iadzo mè dè bataillons que y'eîn a z'u à la dèfrepenâie dè Polhi-lo-Grand, et sont lè à ferrailli et à mettrè tot à fû et à sang, que ma fâi l'ont dâo fi à retoudrè, kà cliào gaillâ dè per lè n'ont pas poaire dè lào crenenâ et dè se branquâ contrè leu, qu'on ne sâ pas onco cein que cein va bailli. Tadâi que cliào brâvès dzeins pouèssont nettiyi lo pàys dè cliào z'Espagnolets, coumeint lè petits cantons ont fè ài baillis lè z'autro iadzo.

Ora, s'on vâo savâi du quand lè z'Espagnolets fotemassont per lè, faut retournâ coumeint vo vé derè, on bocon ein derrâi.

Dâo teimps iò la jografie n'étâi pas onco einveintâie, qu'Ulysse Guinand n'avâi pas onco écrit l'abrègè et iò n'avâi onco min dè mappemonde, l'Espagne étâi la premire dè l'écoula ein Urope, et l'avâi dza passâ *Essacé* que lè z'autro n'eîn étiont pas onco à *Qualande*. Lè godem, lè iaia, lè borgognons, lè macaroni, lè dieu-me-dane, lè combi et lè cosaques n'étiont onco què dâi crazets à coté; ma cein a bin tsandzi du adon et cliào z'Espagnolets ont bin dérùpitâ.

Deîn ce teimps l'étiont dâi tot fins po allâ ein liquièttè et ein alleint dinsè roudâ ein naviot su la granta golhie, m'einlèvine s'on bio dzo que y'avâi avoué leu on certain Colomb, qu'on lài desâi Christofe, n'ont pas trovâ on pàys qu'on ein avâi jamé oîu parlâ et que n'étâi pas su lo cadastre. Et coumeint cliào z'Espagnolets étiont bataillâ què dâi tonaire, l'ont dè suite tsertsi nièze ài dzeins dè stu pàys et lào z'ont de: « Ora, n'ia pas! s'agit pas dè crenenâ; voutro pàys no convint, no lo faut, coute qui coute; on va vo mettrè dâi baillis po vo fèrè à pàyi lè s'impoû, et dâi dimiào, et arreiindzi vo! cliào que faront lè renitants, gâ! faut dzourè! »

Ma fâi cliào pourro diablo ont bin coudi sè rebiffâ; mà n'ont pas pu sè branquâ contrè, kà n'aviont po arma à fû, què d'âi nounous et d'âi becllirès, tandi que cliào dè pè l'Espagne aviont d'âi batons bornus que cratchivont lo fû coumeint d'âi seringues et que fasont dâi débordenâies que lè pourrès dzeins dè per lè cruront que cliào gaillâ maniyivont lo tounéro, et l'ont du bastâ et sè soumettrè. Et l'est dinsè que cliào z'Espagnolets ont prâi on eimpartiâ dè cliào pàys qu'on a su ein après que c'étâi l'Amèriqua; mà quòui trào impougnè, mau retint; cein est bin z'allâ por leu tandi on part dè teimps; mà tsau pou et petit z'à petit, cliào gaillâ dè pè l'Amèriqua sè sont allurâ; l'ont coumeinci à fèrè « torche-mireau » et à traîrè la leinga ài baillis; sè sont rebiffâ contrè lè z'Espagnolets et ont fini pè lè fottre frou dè tsi leu ein lào desèint: « A la revoyance! »

L'Espagne n'a bintout pe rein z'u per lè què cein que lài restè ora, dont lo pàys dè pè Cuba, que vâo fèrè coumeint lè z'autro. Volliont-te rêuissi? Diabe lo mot y'eîn sè; deîn ti lè cas, on tsin su son fémè ein vaut dou, et cein sè porrâi bin que l'ausson lo dessus. Cliào dier-